Notes sur le couronnement de la tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne

Autor(en): **Grandjean, Marcel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera**

Band (Jahr): **20 (1969)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-392995

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Anmerkungen:

[1] Näheres bei P. Stintzi, Feldbach, Kloster und Klosterkirche (ohne Ortsangabe und Erscheinungsjahr).

[2] F. X. Krauß, Kunst und Altertum im Oberelsaß, Straßburg 1884, S. 88/89.

[3] R. Kautzsch, Der romanische Kirchenbau im Elsaß, Freiburg 1944, S. 20.

[4] K. List, St. Cyriak in Sulzburg, Freiburg 1964, S. 69.

[5] Der Taufstein dient heute als Blumenkübel in der Anlage vor der oberen Kirche.

[6] Kautzsch, S. 135.

NOTES SUR LE COURONNEMENT DE LA TOUR-LANTERNE DE LA CATHÉDRALE DE LAUSANNE

Par Marcel Grandjean

Les restaurations de la fin du XIX[e] siècle ont fait disparaître, à la cathédrale de Lausanne, un élément ancien, original et intéressant, d'une importance certaine pour la connaissance des influences qui s'exercèrent dans la dernière étape de la construction gothique: le couronnement de la tour-lanterne qui s'élève à la croisée du transept. Cet élément n'a jamais été l'objet d'une analyse approfondie. Le court chapitre qu'Eugène Bach lui a consacré dans le tome II des «Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud», en 1944 déjà, contient quelques équivoques et laisse de côté la question des sources d'inspiration[1]. C'est pourquoi nous pensons qu'il n'est point inutile de reprendre ici plus en détail tout le sujet.

Historique

Enumérons d'abord les éléments d'ordre historique que nous connaissons; bien qu'ils soient de valeur inégale, aucun n'est sans intérêt pour notre propos. Remarquons d'emblée que, si Bach affirme que le couronnement de la tour-lanterne a été touché lors de l'incendie de 1235, on peut en fait se demander s'il était déjà en place. Les premières mentions connues en sont beaucoup plus tardives et concernent surtout la flèche nommée *oulieta* ou *pinaculum*. En 1446–1447, celle-ci, en mauvais état, laisse choir sur la chapelle des Innocents des fragments de gargouilles; on se voit donc obligé d'y enlever des pierres plates, nommées *laples* ou *loses*, qui constituaient une vraie menace pour l'église. En 1463, Antoine Olivene se charge de fabriquer des lames de cuivre étamé pour l'*olieta* de la cathédrale; il se peut qu'on ait là une allusion à une réparation de la flèche de la tour-lanterne, encore qu'il doive s'agir plutôt, à notre avis, de la tour du beffroi. En 1481, il n'y a plus d'ambiguïté: Mermet Bonvêpres et Rolet Bichet, charpentiers, «construisent» la flèche du chœur[2]. En 1558, les Bernois, qui ont remplacé, dès 1536, le Chapitre comme propriétaires de la cathédrale, font réparer l'«onglette» de la lanterne du chœur, et la ville leur fournit 21 chênes pour cela. Vers 1596, Antoine Vallon, maçon de Molondin, le principal entrepreneur de la fin du XVI[e] siècle à Lausanne, travaille à la «tour de derrière de la cathédrale» (hinderen Killchthurn), qui est probablement celle dont nous

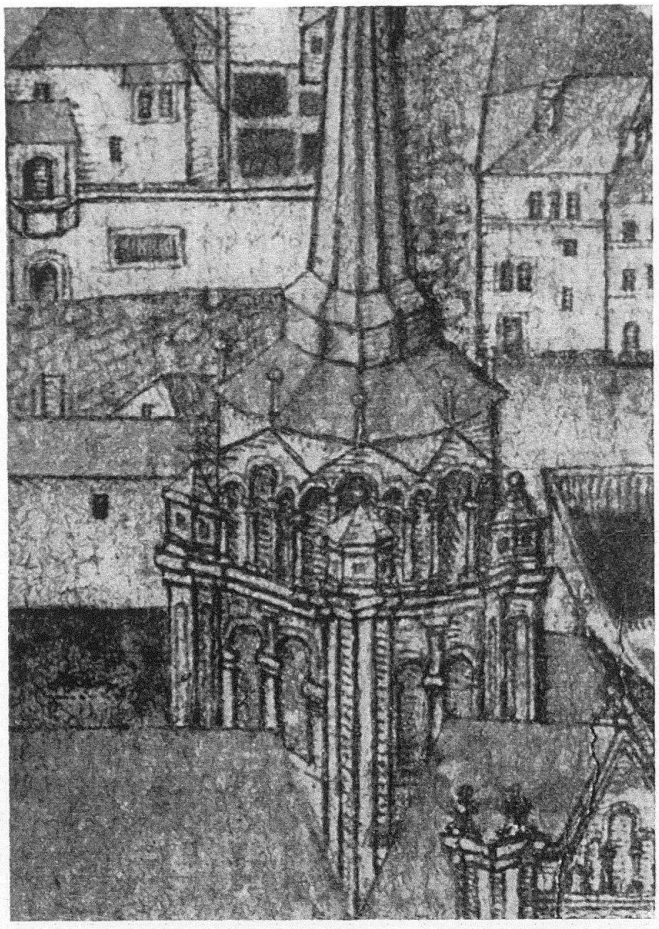


Fig. 1. La tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne en 1638, selon David Buttet

nous occupons. Effectivement, on trouvait, vers l'une des tourelles de la tour-lanterne, les armoiries de Rodolphe Wurstemberger, bailli de Lausanne de 1594 à 1600. En 1657, le 10 juin, date sinistre dans l'histoire de la tour-lanterne, la foudre en brûle la partie haute et la flèche, qui est restaurée, mais non dans sa hauteur primitive, par le charpentier Jean-Jacques Moneyron. Au XVIII[e] siècle, on y mentionne quelques réparations superficielles en 1730–1731 et en 1741–1742[3].

Si l'époque vaudoise montre un soin accru pour le vénérable monument, le respect n'est pas toujours son fort, hélas. Le 24 mai 1825, la foudre tombe à nouveau sur la flèche, dont la réfection, confiée à l'architecte Matthieu-Henri Perregaux, se termine en 1827. Jugée mal construite et en mauvais état, cette flèche et le couronnement de la tour-lanterne sont sacrifiés en 1873 au génie de Viollet-le-Duc, dont l'ouvrage quelque peu ampoulé pour le goût moderne est simplifié en 1925[4].

Jusqu'à Perregaux, les restaurations n'avaient guère affecté, si l'on excepte les tourelles, que la charpente et la couverture de la flèche elle-même. Perregaux, quant à lui, avait su faire un travail que l'on peut appeler archéologique; Viollet-le-Duc, en revanche, a créé une composition arbitraire sans lien réel avec le monument, et même opposée à l'esprit qui y règne.

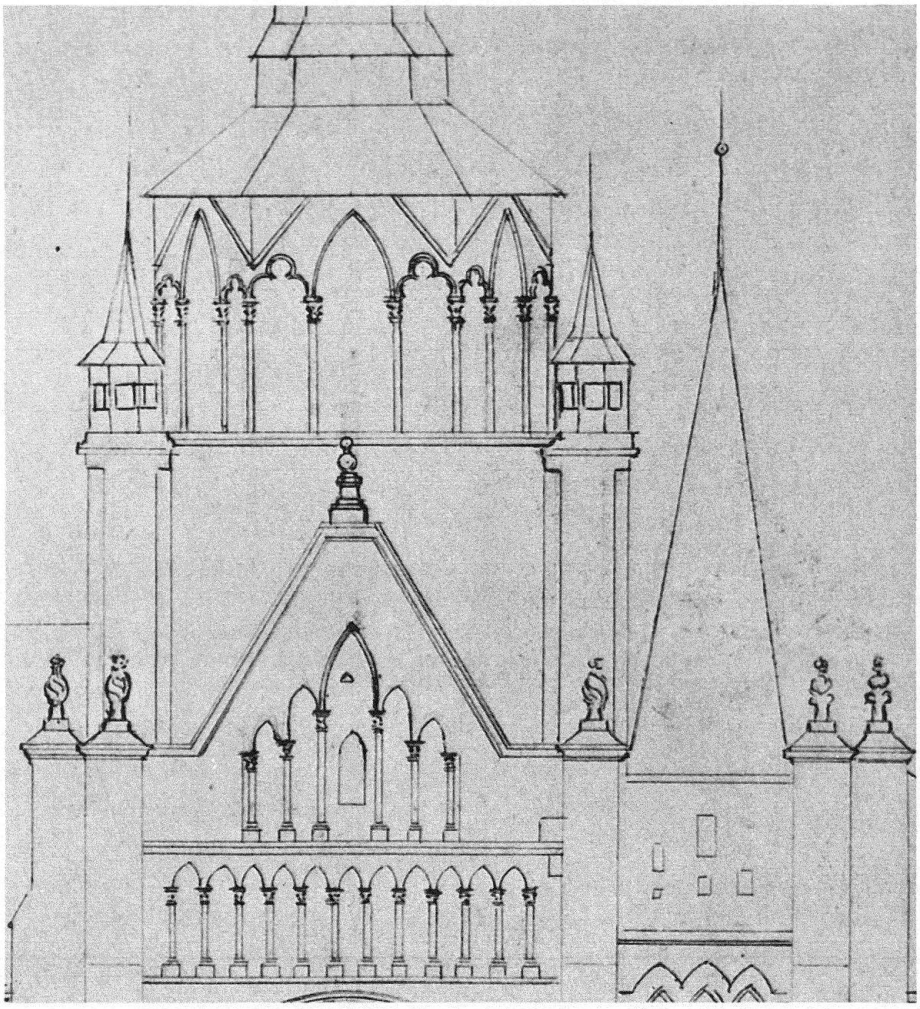


Fig. 2. La tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne dans le premier quart du XIX[e] siècle: élévation et coupe

Description

Que peut-on savoir de la tour-lanterne de la fin du moyen âge? Sans doute d'abord tout ce que l'étude du plan de Lausanne de 1638 par David Buttet permet de connaître: une silhouette générale ressemblant comme une sœur à celle qui existait encore au XIX[e] siècle et qui n'était probablement plus tout à fait celle du XIII[e] siècle même. Le seul texte qui la décrive, trop succinctement, la qualifie en 1657 de «belle tour» portant une «pyramide fort haute, et de belle structure, couverte en fer blanc»[5] (fig. 1). Si, après l'incendie de 1657 et jusqu'en 1825, la nouvelle flèche, réparée, mais moins élevée qu'auparavant, n'a pas échappé aux peintres et aux graveurs, le témoignage de ces derniers a malheureusement souvent manqué de précision. En revanche, quelques relevés assez sommaires, les documents relatifs à la restauration de 1826–1827, qui sont en partie conservés, et les renseignements postérieurs dûment interprétés permettent de savoir comment se présentait alors l'ancien couronnement de la tour-lanterne qui seul nous retiendra ici[6].

Le tambour octogonal, base de la structure de tout ce couronnement, mesurait encore 5,50 m environ de hauteur. Il était constitué d'un mur «encore très bon», bien que touché en surface par le nouvel incendie, «peu épais» et «en tuf», ce qui est très rare à la cathédrale pour un mur porteur. Il n'offrait qu'une ouverture vers l'intérieur. Contre ce tambour venait s'appuyer une galerie fort étroite, puisqu'elle ne comptait que 0,40 m de profondeur environ, que limitait une cloison légère, en tuf, ajourée d'arcades groupées trois par trois sous un gâble, appelé souvent *fronton* dans les textes. Il y avait ainsi huit gâbles, correspondant aux huit faces de l'octogone; ils étaient couverts de dalles de molasse et tronqués par le toit du XVII[e] siècle (fig. 2 et 3).

Les triplets des arcades possédaient une originalité certaine, non seulement par le mélange de l'arcade centrale en simple arc brisé surhaussé et des arcades latérales lobées, mais surtout par la forme de ces dernières, que nous connaissons bien grâce à l'archéologue genevois Jean-Daniel Blavignac (fig. 4). Ces arcades dessinaient presque cinq lobes; à un lobe circulaire très fermé, terminé par deux disques ou rouleaux – où cet auteur a voulu voir, peut-être avec raison, une inspiration rhénane[7] – succédaient des arcs formant un quart de cercle surhaussé s'achevant en «stalactite», repris, pour rejoindre les amortissements en demi-disques, par d'autres arcs en quart de cercle. La moulure de ces arcades se composait d'un méplat, d'une gorge, d'un tore d'angle, regardant l'intrados, que suivaient, en retour d'équerre, une gorge et un second tore. Quant aux chapiteaux, ils étaient très élancés de corbeille, flanqués de crochets tout simples et mesuraient environ 0,45 m de hauteur[8]. Toute cette partie de la construction datait, si l'on en croit Henri de Geymüller, du XIII[e] siècle; Viollet-le-Duc la considérait même comme antérieure à 1250[9].

La plateforme carrée de la tour-lanterne, sur laquelle s'élevait le couronnement, plaquée de dalles, n'était pas, autrefois, bordée d'une balustrade, mais simplement cantonnée de tourelles hexagonales. Ces tourelles, hautes de deux mètres environ à la corniche, et percées, avant 1825, de jours rectangulaires, avaient été très vraisemblablement construites ou reconstruites à la fin du XVI[e] siècle (voir note 3) et ornées alors en tout cas de «la frise et (de) la corniche disproportionnée», avec décor de «pilastres» à bases et chapiteaux, que critique vivement Perregaux[10] (fig. 5).

Quant à la flèche, qui, refaite après 1657, avait pourtant, bien que rabaissée, gardé sa silhouette antérieure, «elle datait d'une époque très reculée» et «était construite en sapin qui était parfaitement conservé»[11]. Elle étageait un toit à huit pans, plat, un tambour peu élevé, et une aiguille assez effilée. Avant 1825, le toit inférieur coupait le sommet des frontons. La restitution de l'état primitif de la flèche dans ses rapports avec l'octogone même paraît bien aléatoire, et, à l'interprétation archéologique de Perregaux, tenant compte des apports des siècles, s'oppose, sans qu'on puisse départager qui avait effectivement raison, celle de Charles Kinkelin, aux tendances néo-gothiques fort avouées, pour qui la solution générale était contenue implicitement dans l'existence même du tambour en maçonnerie indépendant des gâbles, qu'il avait complété en hauteur pour lui-même avec un couronnement en balustrade servant d'appui à une flèche qu'il imaginait plus ou moins aiguë et plus ou moins fantaisiste (fig. 5).

A l'état de 1657–1825, que nous avons essayé de cerner avec le plus de précision possible, Perregaux apporta quelques changements qui n'étaient pas fondamentaux. En

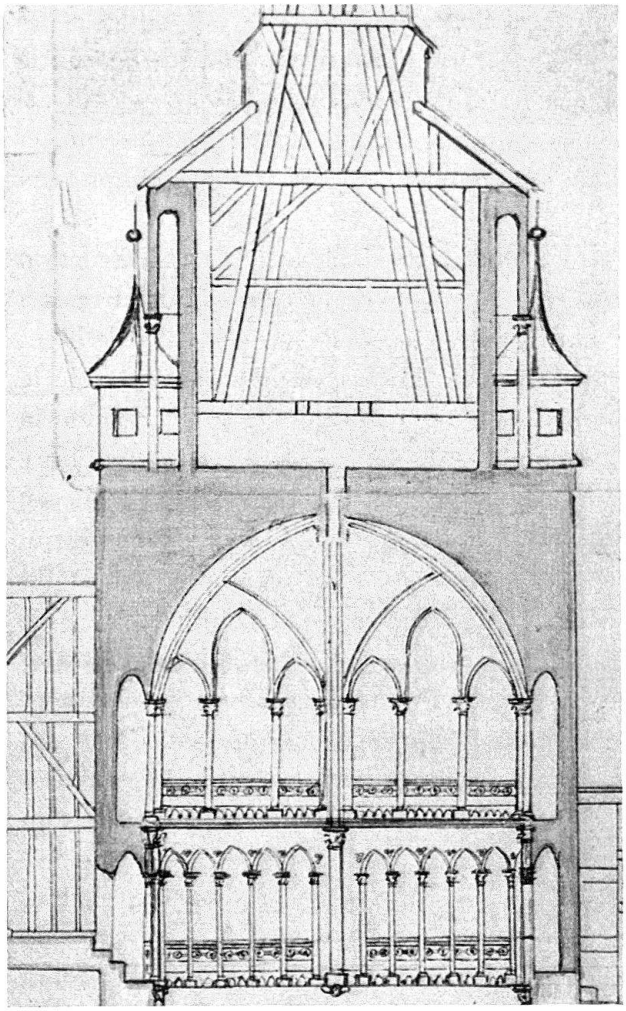


Fig. 3. La tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne, coupe détail; avant les restaurations de Perregaux

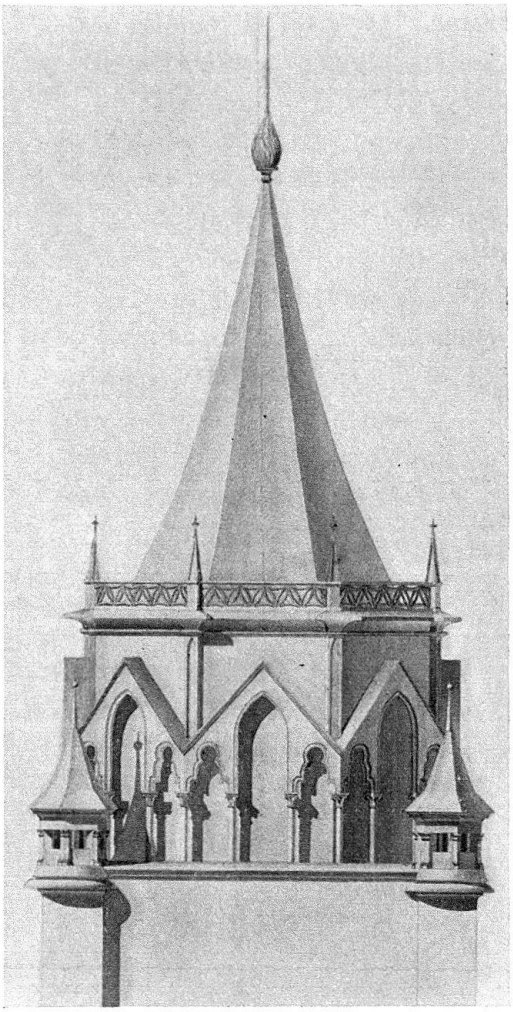


Fig. 5. La tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne, selon l'un des projets de Charles Kinkelin, vers 1826

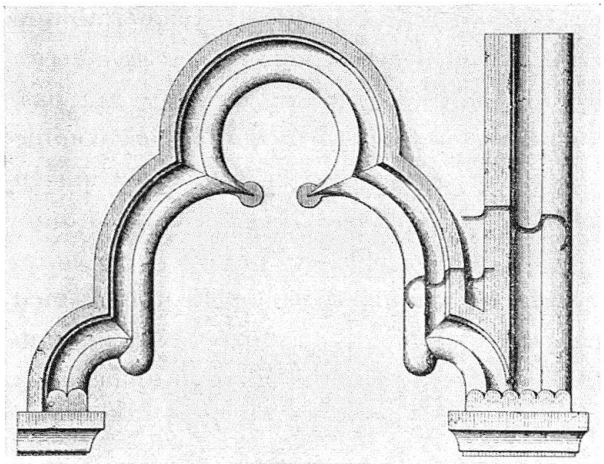


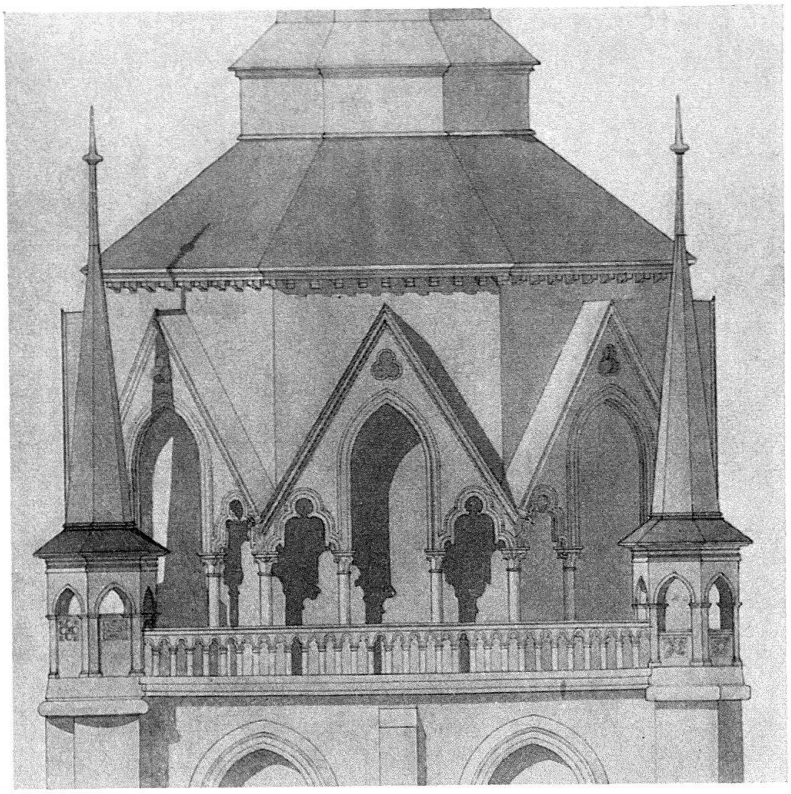
Fig. 4. Détail d'une arcature de la tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne, selon Jean-Daniel Blavignac

résumé, il fit compléter par l'entrepreneur Georges Krieg les rampants des gâbles et les gâbles eux-mêmes qui culminèrent à 7,25 m du niveau de la terrasse, et dont il orna le sommet d'un trilobe ajouré[12]; il fit aussi exhausser un peu le mur de l'octogone qui atteignit ainsi 7,75 m, placer une balustrade néo-gothique à l'aplomb de la lanterne, et transformer les tourelles d'angle en en dotant les baies d'arcs brisés et de chapiteaux gothiques (fig. 6 et 7).

La flèche de Perregaux avait au moins l'avantage de refléter un état de la construction qui avait bel et bien existé. Tel n'était vraiment pas le cas de celle que conçut et réalisa Viollet-le-Duc, et sur laquelle nous ne reviendrons pas, sinon pour enregistrer avec bienveillance le baroud d'honneur que lança contre elle Henri de Geymüller en dédiant à la sauvegarde intégrale de l'état ancien, «afin de conserver, dans la reconstruction de la flèche, intactes toutes les parties du XIII[e] siècle actuellement existantes», une brochure où il prenait à parti, en termes fermes, le projet «insensé» du grand architecte français, qui visait à supprimer, au profit de la forme toute nouvelle du carré, «l'octogone qui constitue à l'extérieur le caractère distinctif» de la flèche, «forme ancienne que l'architecte primitif avait su probablement concilier avec les conditions de la stabilité». Il exprimait aussi une remarque très pertinente, qui pourra servir de conclusion à la partie historique et descriptive de ces notes: le projet de Viollet-le-Duc transformait non seulement la forme, mais encore les proportions respectives de la flèche et de la tour; «en conservant l'octogone et ses huit gâbles, tout cet étage compte comme faisant partie de la tour proprement dite qui porte la flèche, ou du moins appartient autant à l'une qu'à l'autre, tandis que dans le projet (. . .) la flèche proprement dite, recouverte de ses ardoises, commence au pied des gâbles, là où est actuellement la balustrade. Le résultat en est que, dans les proportions d'ensemble, la tour est diminuée de toute la hauteur de l'étage octogone, la flèche, au contraire, augmentée de toute cette même hauteur. Ceci nous paraît également constituer une altération assez notable dans le caractère individuel» de la flèche de la cathédrale[13].

Situation

Si nous nous essayons maintenant à l'étude des formes que révèle ce couronnement ancien, étude qui n'a même pas été esquissée jusqu'ici[14], nous voyons que là encore Lausanne n'innove pas, au sens commun du mot, sinon dans *la synthèse d'éléments d'origines fort diverses*. Les caractères de la tour sud-ouest, qui mêlait les principes de Laon gothique et les tendances de l'Italie romane[15], se retrouvent ici avec les tourelles et les galeries largement ajourées et le corps central octogonal; pourtant l'unification ne se fait pas, cette fois-ci,entre les tourelles et les galeries en masquant la structure intérieure comme c'est le cas dans la tour du beffroi, mais entre le corps octogonal et les galeries qui en accusent au contraire l'existence. Autre différence dans l'analogie: les galeries de la tour-lanterne sont habillées d'un vêtement qui s'inspire non plus des arcades continues, laonnaises, du triforium de l'intérieur de la cathédrale, comme dans le beffroi, mais bien des triplets des coursières hautes; en fait, le mélange des éléments en simple arc brisé et en trilobes de la couronne de Lausanne rappelle plus encore le système des quintuplets de la cathédrale Saint-Pierre de Genève, et même celui, tout aussi contrasté, du porche nord de la cathédrale de Chartres.



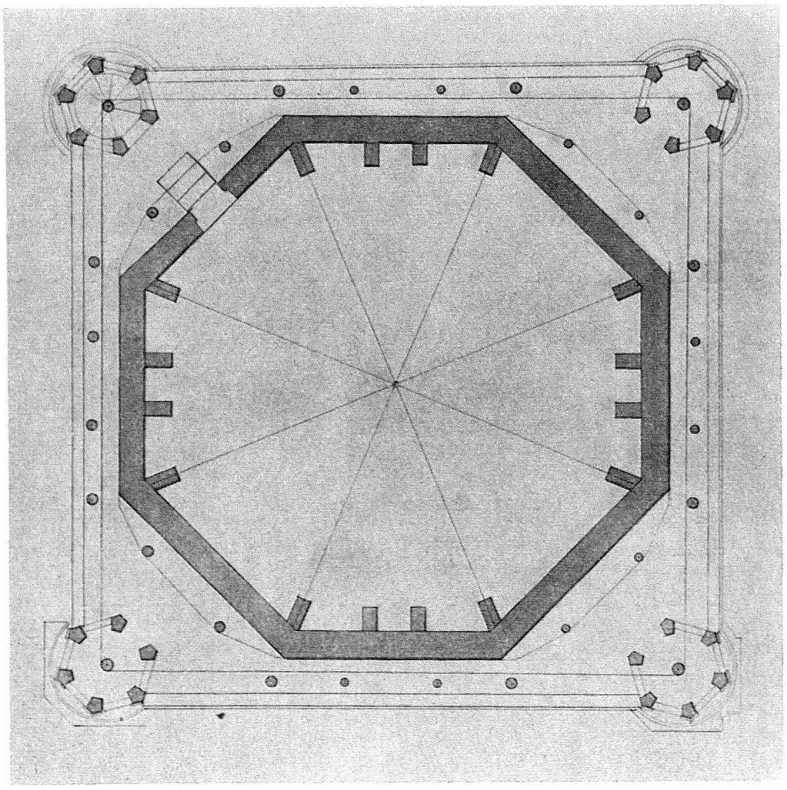


Fig. 6 et 7. La tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne après les restaurations de Perregaux. Elévation et plan de 1865 environ

Soulignons aussi que l'effet d'ajourement et de dédoublement des murs à l'extérieur, qui va jusqu'à comporter une galerie de passage à arcades, commun aux tours et aux tourelles achevées de la cathédrale de Lausanne et fréquent en Italie et en Allemagne dans les églises romanes, tend à se raréfier à l'époque gothique. Dans les régions avoisinantes, il n'apparaît guère comme un élément absolument dominant qu'à la façade de Notre-Dame de Dijon[16]. Quant à l'effet de couronne donné par l'octogone à gâbles, même s'il se retrouve ailleurs, spécialement en Arménie (XI^e–XIII^e siècles), il est caractéristique de l'architecture germanique dès l'époque romane: il dérive sans doute des clochers carrés à quatre pignons en maçonnerie qui ont essaimé, eux, jusque dans la «romania» du diocèse de Lausanne, à l'abbatiale des Prémontrés de Fontaine-André et à la collégiale de Neuchâtel[17].

Pour bien comprendre la place qu'occupe Lausanne, il nous faut considérer d'une part l'évolution des clochers et des chevets en terre allemande, d'autre part celle des couronnements extérieurs flamands. *La tour-lanterne de Lausanne semble marquer effectivement le point final de toute une série de recherches architectoniques et ramasser en un seul tenant, par une synthèse originale mais sans lendemain, des tendances diverses qui n'étaient pas arrivées à une maturité unique.*

Le développement typologique dans les pays germaniques, et plus spécialement en Rhénanie, se déroule apparemment ainsi, pour autant qu'on puisse ici l'esquisser: en premier lieu, une multiplication des gâbles ou des pignons ornant comme d'une couronne le sommet des tours ou des chevets, dont les cas ne sont guère différents[18]; la forme triangulaire de ces éléments y postule des triplets, que l'on rencontre effectivement parfois, appliqués comme un décor ou servant entièrement de baies[19]. Dans l'étape suivante, une galerie vient s'ouvrir dans le tambour et sous-tendre cette série de gâbles, d'abord nettement distincte[20], ensuite faisant corps avec elle: cette unification est amorcée au chevet de Gelnhausen, vers 1230, par exemple, par une galerie d'arcades identiques et continues, mais il y subsiste, dans les gâbles, des jours indépendants[21].

Une autre évolution aboutit, dans les pays de l'Escaut, à un résultat un peu différent. Et cependant des triplets appliqués à des pignons se voyaient déjà au sommet du mur de façade du déambulatoire de l'ancienne cathédrale d'Arras (entre 1160 et 1180)[22], d'où provient, notons-le en passant, le maître des vitraux de la cathédrale de Lausanne, Pierre d'Arras, attesté dès 1217. Les pignons à triplets d'Arras, d'inspiration anglo-normande, selon Pierre Héliot, survivent presque tels quels à Roskilde (Danemark) vers 1200[23], et, sous la forme de gâbles à quintuplets appliqués contre un tambour – solution qui rappelle celle de la tour-lanterne de Lausanne – dans le couronnement du chœur de l'église norvégienne de Trondheim, au milieu du XIII^e siècle[24]. Mais, bien auparavant, soit vers 1180, à Cambrai, si l'on en croit Jean Bony, était apparue une formule nouvelle, rassemblant le passage extérieur italo-germanique, utilisé déjà à Tournai autour des fenêtres hautes, et sa fermeture à l'extérieur par des triplets à chaque travée, formule qui atteignit son plein développement dans les pays de l'Escaut et qu'on retrouve à Lyon[25], mais qui n'aura jamais recours, comme à Arras, aux gâbles nordiques. La conjonction de toutes ces tendances n'eut donc pas lieu alors. Le nord de la France, où Lausanne avait trouvé beaucoup de ses éléments constitutifs, resta, à ce point de vue-là, aussi réticent que les pays du Rhin.



Fig. 8. La tour-lanterne de Lausanne après les restaurations de Perregaux: photographie prise vers 1870 (Bibliothèque cantonale, Cabinet des Estampes)

L'unification complète ne se réalisa finalement, à notre connaissance, qu'à la tour-lanterne de Lausanne, où les gâbles s'allièrent enfin aux grands triplets ajourés qui bordaient la galerie. Mais la solution lausannoise ne fut pas retenue, car les galeries de circulation ou de décoration étaient inaptes, esthétiquement et matériellement parlant, à s'exhausser suffisamment pour rendre l'élan vertical qui saisissait alors toute l'architecture religieuse. Celle qui la supplanta, dès la fin du XIII^e siècle, réunit les gâbles à de vastes et hauts fenestrages: les plus frappants exemples en ressortissent au domaine germanique, comme les projets II de Strasbourg, qui datent de 1280 environ, et le clocher de Fribourg-en-Brisgau. Avec son horizontalité développée, ses structures massives, la cathédrale de Lausanne est bien loin de ces exemples aérés et aériens, mais elle a l'intérêt de présenter une solution achevée, «individuelle», pour employer le qualificatif qu'utilise Henri de Geymüller, et attachante, bien que déjà dépassée en fait avant même d'avoir été réalisée (fig. 8). Elle se rapproche, dans son sens de la mesure, de celle avec laquelle l'architecture flamboyante française renouera en Avignon, dans la région des Charentes (Saint-Pierre et Saint-Eutrope à Saintes, Moëze, Notre-Dame de Niort) et même en Bourgogne (Autun) et qui comporte, dans les gâbles, des fenêtres de hauteur très modeste à la place des galeries. Il faut d'ailleurs remarquer que ces gâbles qui, dès le milieu du XIII^e siècle, font parfois corps avec la décoration des fenêtres hautes, à l'instar de ceux de la Sainte-Chapelle de Paris, n'auront pas grand avenir en Suisse romande, si l'on exclut le chœur de Saint-Martin de Vevey, vers la fin du XIII^e siècle.

La tour-lanterne de Lausanne, prévue au plan de l'église gothique de la fin du XIII^e siècle en tout cas, exécutée jusqu'à la terrasse *vers 1210–1220 probablement*, a vu sans doute les projets de son couronnement modifiés dans les dernières étapes de construction, *soit dans le deuxième quart du XIII^e siècle*, auxquelles on peut, semble-t-il, rattacher ce couronnement, et par déduction logique (les culminaisons des tours sont les dernières parties édifiées des églises, lorsqu'elles ne sont pas délaissées faute de moyens matériels) et par l'étude de détails caractéristiques comme la présence des demi-disques archaïsants en amortissement des arcades et la forme allongée et linéaire des chapiteaux[26]. Il se pourrait donc ainsi que ce couronnement fût également *l'œuvre de l'architecte Jean Cotereel*, sans doute Anglais ou formé en Angleterre, dont on a essayé de circonscrire l'activité dans les terres de l'Eglise de Lausanne, et qui est attesté de 1227 à 1253 en tout cas[27], soit à une époque où les contacts avec la Rhénanie et l'influence de celle-ci ont pu être favorisés ou ravivés par la présence sur le siège épiscopal de Lausanne, de 1231 à 1239, de Boniface de Bruxelles, que les délégués du Chapitre allèrent chercher eux-mêmes à Cologne[28].

On voit ici, encore une fois, quelle est la part d'originalité des maîtres de la cathédrale de Lausanne: elle se situe au-delà de l'emprise des liens culturels prépondérants, que l'analyse rend de plus en plus manifestes; étrangers aux traditions locales, ces maîtres se permettent d'en adopter d'autres de sources très diverses, mais qui dérivent surtout des régions anglo-normandes et «lotharingiennes» largement comprises, et leur part de création est de les fondre en formules renouvelées, synthèses jamais indifférentes, souvent fort harmonieuses (comme l'intérieur de la tour-lanterne, le porche à absides, la «grande entrée», la tour-beffroi) de thèmes dont les modèles classiques sont généralement à rechercher fort loin de leur résultante lémanique.

L'une de ces influences composantes, encore méconnue, provient donc sans doute du

bassin du Rhin, dont Monsieur Albert Knoepfli a su magnifier l'art de la haute région. C'est pourquoi nous avons essayé de l'évoquer ici en son honneur, en redonnant vie, pour un instant, au couronnement primitif de la tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne.

Notes:

[1] *MAH, Vaud*, II, pp. 121–124; Joseph Gantner, *Histoire de l'art en Suisse*, II, Neuchâtel 1956, p. 80.

[2] ACV, P. Crousaz, n° 1013, comptes de la Fabrique de la cathédrale de Lausanne, 1446–1447, 37 et 38 v.; Archives de l'Evêché de Fribourg, Manual du Chapitre de Lausanne, 85 v., 2 août 1463; 253 v., 7 septembre 1481. Il n'est pas certain en revanche que le clocher situé au-dessus du chœur, qu'on devait réparer en 1512, ait été celui de la tour-lanterne: ACV, Ac 13, Manual du Chapitre, 120, 2 août 1512; Emmanuel Dupraz, *La cathédrale de Lausanne*, Lausanne 1906, pp. 475–476.

[3] *MDR 2*, I, p. 161, 24 mai 1558; ACV, Bp 32, comptes baillivaux de Lausanne 1595–1596, 31–32; 1596–1597, 30–32 v.; Jean-Daniel Blavignac, *Description monumentale de l'église Notre-Dame, ancienne cathédrale de Lausanne*, Lausanne-Genève 1846, p. 10, note 2; *Nouveau guide de l'étranger à Lausanne . . .*, Lausanne 1848, p. 64, note 2; ACV, Travaux publics, dossiers SBE, n° 4, 1826, Cathédrale, texte de Perregaux, 10 décembre 1826: «La construction de ces tourelles est d'une date postérieure à celle de la tour du chœur, mais antérieure aux grandes réparations faites il y a environ soixante ans. C'est la partie la plus dépourvue de goût de tout l'édifice»; Jean-Baptiste Plantin, *Abrégé de l'histoire générale de Suisse . . .*, Genève 1666, p. 500; BCL, Ms Plantin, F 1069, 177 (149), et Ms Plantin-Dompierre, F 1071, 23; ACV, Eb 110, I, Baptêmes, Prilly, en tête; ACV, Bp 32, comptes baillivaux de Lausanne, 1657–1658, 21–21 v.; 1730–1731, 65–66; 1741–1742, 91.

[4] Dupraz, *op. cit.*, p. 477, pp. 580–582; Bach, *MAH, Vaud*, II, pp. 122–124; Louis Gauthier, *La cathédrale de Lausanne et ses travaux de restauration, 1869-1898*, Lausanne 1899, p. 24, pp. 29–32, 34–43, et *annexes*, pp. 21–22, 25–26, 30 sq., 48 sq., 56, 65 sq.

[5] BCL, F 1071, Ms Plantin-Dompierre, 23.

[6] *Vues et plans. Flèche et couronnement entre 1657 et 1825:* Parmi les témoignages artistiques, notons: Erasme Ritter, La cathédrale vue du sud, 1763 (*MAH, Vaud*, II, p. 11, fig. 5); Samuel Prout, Le portail peint (*ibidem*, p. 127, fig. 83, date erronée, aspect quelque peu fantaisiste); Relevés sommaires (SBE, plans cathédrale, dossier n° 27) (fig. 2 et 3). *Flèche et couronnement 1827-1872:* Henri Perregaux (?), Divers projets, non signés; Charles Kinkelin, Projets, aquarellés (fig. 5); Henri Chessex, Relevés vers 1865 (fig. 6 et 7), etc. (SBE, plans cathédrale, dossier n° 16); Louis Regamey, Relevés de la charpente de la flèche, 1839 (AMH, B 494); Jules Verrey, Elévation de la flèche, 23 mars 1839 (MVL); Jean-Daniel Blavignac, Elément latéral du triplet des arcades, 1853, gravure, dans son *Histoire de l'architecture sacrée . . . dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Paris, etc., 1853, pl. LXIV, fig. 1, selon p. 351: «Arc à disques saillants, à l'extérieur de l'aiguille de la cathédrale de Lausanne» (fig. 4). *Flèche et couronnement de 1873:* Viollet-le-Duc, Projet 1873–1874 (SBE, plans cathédrale, dossiers n^{os} 16, 35 et 36); Henri Chessex (?), Projets (SBE, Plans cathédrale, dossier n° 16). – *Documents:* Henri Perregaux, etc., Rapports, devis, comptes sur la restauration de la flèche de la cathédrale (ACV, Travaux publics, dossiers SBE, n^{os} 4 et 5, 1826 et 1827, spécialement 10 décembre 1826, 18 janvier 1827 et 12 février 1827); Louis Gauthier, *op. cit., annexes*, spécialement pp. 34–38 («Ces gâbles ont supporté non seulement les injures du temps, mais aussi celles du dernier incendie de 1825, et c'est pour ainsi dire la seule partie ancienne qui soit restée debout sans restauration au-dessus du dallage de la terrasse», 1865).

[7] Jean-Daniel Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée . . .*, texte, pp. 65–66; mais on pourrait sans doute en dire autant des arcatures rampantes elles-mêmes, que semblent imiter les lobes lausannois.

[8] Le seul chapiteau qu'on puisse mettre en rapport pour l'instant avec le couronnement de la tour-lanterne se trouve actuellement déposé dans la partie méridionale du déambulatoire. Sa hauteur est de 0,45 m, identique, donc, à celle qu'indiquent les relevés. Il comprend une corbeille à crochets, un tailloir carré muni, sur une de ses faces, d'un bec correspondant à un crochet supplémentaire dans la corbeille. Si l'on en croit le témoignage, malheureusement assez peu net, des photographies anciennes, il doit s'agir d'un des huit chapiteaux marquant les angles obtus de la galerie octogonale qui exigeaient une solution de ce type, puisque l'on ignorait encore alors l'usage des tailloirs polygonaux réguliers à Lausanne.

[9] Henri de Geymüller, *La nouvelle flèche pour la cathédrale de Lausanne*, Bâle et Genève 1873, p. 3; Viollet-le-Duc, Rapport de 1872, dans Gauthier, *op. cit.*, *annexes*, p. 62; Henri Chessex, Rapport de 1866, *ibidem*, p. 56.

[10] Ces «pilastres» n'apparaissent pas sur le relevé sommaire d'avant 1825; mais ils sont dessinés sur les projets de réparation de la tour-lanterne de 1826–1827 (comme fig. 5) et Perregaux en parle explicitement dans son rapport du 10 décembre 1826 («. . . Pour donner plus de légèreté à ces tourelles, je propose de couper la frise et la corniche disproportionnée qui les terminent et d'y évuider des arcs d'augives. On retaillerait en même temps les chapiteaux des pilastres») et dans la convention du 12 février passée avec Georges Krieg («Le parement extérieur des tourelles sera ravalé au reparoir, ainsi que les flancs des piliers . . . les bases et les chapiteaux des piliers seront retaillés dans des dimensions moins grandes, et d'une forme plus simple selon le calibre. Les deux assises formant actuellement frise et corniche seront évuidées en forme d'arc gothique, avec une moulure sur l'arête . . .»).

[11] ACV, Travaux publics, SBE, n° 4, Cathédrale, 10 décembre 1826.

[12] Ibidem, convention du 12 février 1827: «Les hauts frontons seront prolongés et achevés conformément aux plans, en continuant les dalles de molasse qui leur servent actuellement de couverture . . . Les tympans des huit frontons seront achevés avec du tuf bien taillé en coupe de voute et évuidés en treffle selon le modèle . . .».

[13] Henri de Geymüller, *op. cit.*, p. 13.

[14] Le rapport avec Braisne, indiqué par Joseph Gantner, dans son *Histoire de l'art en Suisse*, II, Neuchâtel 1956, p. 80, ne concerne pas le couronnement, mais seulement la masse cubique de la tour.

[15] Hans Reinhardt, *Die kirchliche Baukunst in der Schweiz*, Bâle 1947, p. 67.

[16] Pierre Héliot, *Les variantes d'un thème de façade de la cathédrale de Lincoln à Notre-Dame de Dijon*, in *Gazette des Beaux-Arts*, 1963, pp. 258–278; Pierre Quarré, *La façade de Notre-Dame de Dijon*, in *Annales de Bourgogne*, 1963, pp. 263–264.

[17] Alfred Lombard, *La collégiale de Neuchâtel*, Neuchâtel, 2e édition, 1961, fig. 17, 20, 27–29; Jean Courvoisier, *MAH, Neuchâtel*, II, p. 26 et fig. 17; I, p. 90, fig. 73.

[18] Kalundborg (Seeland), vers 1170; Bonn, cathédrale; Limbourg; Roufach (Alsace), Saint-Arbogast; Münstermaifeld, 2e quart du XIIIe siècle; Nuremberg, Saint-Laurent; Neuss, Saint-Quirin; Sinzig, Saint-Pierre (tour de transept); Roermond (Hollande), etc.

[19] Exemples à Maria-Laach, Spire, Halberstadt, Andernach, Séléstat, etc.

[20] Chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, après 1224; Sinzig, Saint-Pierre (chevet).

[21] Hans Weigert, *Geschichte der Deutschen Kunst*, Francfort 1963, p. 100; Wilhelm Luebke, *Grundriss der Kunstgeschichte*, Stuttgart 1892, I, p. 344, fig. 337.

[22] Pierre Héliot, *Les anciennes cathédrales d'Arras*, in *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, Bruxelles 1953, spécialement pp. 51–52, 56–59.

[23] *Ibidem*, p. 96.

[24] Wilhelm Luebke, *op. cit.*, p. 44 et fig. 439, état ancien; *Norwegian architecture throughout the ages*, Oslo 1950, p. 46, avant 1869; Eugen Kusch, *Alte Kunst in Skandinavien*, Nuremberg 1964, pl. 152.

[25] Jean Bony, *The resistance to Chartres in early thirteenth century architecture*, in *The Journal of the British Archeological Association*, 1957–1958, pp. 44–45; Pierre Héliot, in *Gazette des Beaux-Arts*, 1967, p. 296; Paul Rolland, in *l'Art en Belgique*, Bruxelles 1939, p. 48; Lucien Bégule, *La cathédrale de Lyon*, Paris s. d., p. 19, fig.

[26] Sur l'histoire de la construction de la cathédrale, cf. E. Bach, A. Bovy, *MAH, Vaud*, II, p. 398 sq. spécialement; Marcel Grandjean, in *Genava*, 1963, pp. 260–273, et p. 287.

[27] *Genava*, 1963, pp. 275–284; la date de 1253 est inédite: c'est celle d'un acte où le maître d'œuvre en question est encore nommé, vivant semble-t-il (ACV, C VI) 6 mars *1253: vineam magistri Johannis dicti Gotterel*); mais il était en tout cas déjà mort en 1268.

[28] *Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne*, éd. Charles Roth, *MDR 3*, III, pp. 43–44, n° 16 c': *Tandem dominus Gregorius papa dedit ecclesie Lausannensi in episcopum dominum Bonefacium, scolasticum Colonien-sem, virum honestum et bene litteratum, qui diu studuerat Parisiis, et rexerat primo scolas in artibus et postea in theologia. Misit autem capitulum aput Coloniam de mandato domini pape pro eo thesaurarium et duos alios canonicos, qui eum adduxerunt in civitatem Lausannensem . . .*